

MARIE NIMIER

**LES  
INSÉPARABLES**

roman

*nrf*

GALLIMARD



## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

SIRÈNE (« Folio », n° 3415).  
LA GIRAFE (« Folio », n° 2065).  
ANATOMIE D'UN CHŒUR (« Folio », n° 2402).  
L'HYPNOTISME À LA PORTÉE DE TOUS (« Folio », n° 2640).  
LA CARESSE (« Folio », n° 2868).  
CELUI QUI COURT DERRIÈRE L'OISEAU (« Folio », n° 3173).  
DOMINO (« Folio », n° 3551).  
LA NOUVELLE PORNOGRAPHIE (« Folio », n° 3669).  
LA REINE DU SILENCE, Prix Médicis 2004 (« Folio », n° 4315).  
VOUS DANSEZ ? (« Folio », n° 4568).

### *Aux Éditions du Mercure de France*

UN ENFANT DISPARAÎT (« Le Petit Mercure »).

### *Aux Éditions Hazan*

DES ENFANTS. Photographies de Sabine Weiss.

### *Aux Éditions Albin Michel jeunesse*

COMMENT L'ÉLÉPHANT A PERDU SES AILES, illustrations Hélène Riff.  
LES TROIS SŒURS CASSEROLES, illustrations Frédéric Rébena.  
CHARIVARI À COT COT CITY, illustrations Christophe Merlin.  
LE MONDE DE NOUNOUILLE, illustrations Clément Oubrierie.

### *Aux Éditions Gallimard jeunesse*

UNE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT, illustrations Quentin Blake.  
LES TROMPES D'EUSTACHE, illustrations William Wilson.  
LA KANGOURUTE, illustrations William Wilson.

### *Aux Éditions Paris-Musées*

ETNA, LA FILLE DU VOLCAN, illustrations Hervé Di Rosa.

# LES INSÉPARABLES



MARIE NIMIER

LES  
INSÉPARABLES

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

*À Lyb*





**I**



Léa avait cet indéniable avantage sur moi : ses animaux, elle pouvait les prendre dans ses bras et ils lui tenaient chaud. Les miens étaient plus réservés. Ils s'étaient étalés sur les murs de ma chambre sous forme de papier glacé, avec la marque de la pliure et des trous d'agrafes. On pouvait les suspendre à l'envers, les tordre, les découper de sang-froid : rien ne coulait jamais, rien n'aboyait ni ne mordait, rien ne ronronnait. Parfois sautait une punaise, l'animal s'enroulait sur lui-même dans un soupir de feuille fanée, et c'était bien sa seule façon d'exprimer son amour.

Le bestiaire de Léa prit au fil des années des formes extraordinaires, et fut l'objet longtemps de toutes nos attentions. Nous étions liées par ces petits êtres de chair en qui nous trouvions, enfin, des compagnons à la hauteur. Quels que soient la longueur des poils ou des oreilles, le nombre des pattes ou les aliments que nous leur préparions, ils avaient en commun ce talent exclusif de réunir deux fillettes qui, en apparence, se ressemblaient si peu. Les autres pouvaient dire ce qu'ils voulaient, Léa et moi, c'était pour la vie. Un soir d'hiver, nous avons fait ce que nous ne pourrions plus faire

aujourd'hui : entailler nos poignets et les coller l'un contre l'autre. Nos sangs s'étaient mélangés. Nous avions attendu que la maison soit endormie pour conclure notre pacte. Il y avait du bruit dans la rue, un homme qui criait, des rires, je ne sais plus. De sa main libre, Léa m'avait obligée à relever la tête. Des larmes coulaient sur mes joues. Elle m'avait suppliée d'arrêter. J'avais les yeux si clairs, disait-elle, qu'à force de pleurer, ils allaient disparaître.

J'ai pensé : toi, ce sont tes cheveux qui vont s'enflammer, mais je ne l'ai pas dit — c'était mon genre à moi, le genre à ne pas dire.

Plus tard, bien sûr, nous serions vétérinaires.

Depuis l'âge de cinq ans, nous partagions les mêmes maîtresses — Léa, au fond de la classe, non loin de la fenêtre, moi au plus près du bureau, et dans la cour, ensemble, toujours ensemble. Personne n'aurait parié un kopeck sur notre amitié, nous formions un couple dépareillé et, si nous étions si proches, c'était sans doute parce que nous habitons des rues parallèles, à deux pas du rond-point des Champs-Élysées. De ces adresses prestigieuses, nous ne tirions aucune gloire particulière, n'ayant pas la moindre conscience de ce que cela pouvait représenter à l'extérieur du quartier.

Chaque matin, nous emprunions le même souterrain. Il fallait descendre comme pour prendre le métro Franklin-Roosevelt, puis bifurquer à droite avant d'arriver aux guichets.

Ce passage sans nom ouvrait au centre de notre géographie une brèche singulière — lieu de toutes les frayeurs

et des fous rires partagés. Une odeur de colle identifiait l'endroit plus certainement qu'aucune plaque émaillée, et c'était par là que nos mères, dans leur belle innocence, voulaient — non ne voulaient pas : exigeaient — que nous passions chaque jour. Nous avions interdiction formelle de traverser l'avenue à l'air libre, aussi pendant des années, chaque matin et chaque soir, il fallut descendre les marches, puis les remonter, et entre les deux surtout ignorer les avances du Talon-Minute, ignorer son sourire, et ce que découvrait son sourire, ses dents très blanches ponctuées de petits clous qu'il tenait dans la bouche lorsqu'il réparait les chaussures. Nous n'avions pas le droit de lui adresser la parole, pas le droit d'adresser la parole à quiconque en vérité sur le chemin de l'école et, en ce qui concernait le Talon-Minute, l'interdiction tombait à pic, car il n'y avait pas que ses clous qui me mettaient mal à l'aise, il y avait aussi ses clés, une multitude de clés pendues sur un tableau au fond de la guérite. Léa n'était pas plus rassurée que moi, et c'est bien autour de ça, dans ce terreau-là me semble-t-il aujourd'hui, que notre amitié prit racine : dans la peur et l'attraction de l'homme aux clés et aux clous — une peur apprivoisée par les histoires que nous inventions à son sujet, semaine après semaine, année après année.

La forme métallique sur laquelle il embrochait mocassins et bottines était source infinie d'inspiration. Avec cet objet étrange, on pouvait assommer, creuser, crever les yeux, défoncer la porte du placard de Barbe-Bleue, et sans doute encore bien d'autres choses que nous n'osions formuler.

Le tabouret devant sa boutique excitait aussi notre imagination, un de ces sièges hauts qui imitent la forme

des fesses, où attendait parfois un client en chaussettes, le buste penché en avant pour ne pas empiéter sur l'étal du vendeur de billets de Loterie nationale, un vieux jeune homme très à cheval sur le respect des limites, lui-même mitoyen du marchand d'accessoires, lunettes de soleil ou parapluies selon la saison. Nous pouvions enfin ralentir le pas devant la vitrine où étaient exposés les souvenirs de Paris, puis décrypter à la sauvette les graffitis obscènes qui couvraient les volets de la dernière boutique du passage, boutique aveugle que nous avons toujours connue fermée, à l'enseigne du Bonheur des Hommes.

Après ce travelling hautement chargé en émotions viriles, il fallait remonter à la surface. Laisser sur notre droite le kiosque à journaux, tourner rue Marbeuf après la pizzeria, longer la papeterie de luxe, sa propriétaire très chic et très mince, ses stylos qui valaient plus d'un an de loyer, passer devant le cinéma sans perdre trop de temps à regarder les photos, contourner la boulangerie, penser au moment où nous sortirions de classe et où nous pourrions, cette fois, entrer dans la boulangerie pour acheter nos vingt centimes de bonbons quotidiens, notre salaire en somme, notre récompense, mais cette pensée était vite aspirée par le flot des élèves arrivant des rues adjacentes.

\*

Quand la cloche sonnait nous nous mettions en rang. La directrice venait nous lire la morale du jour, morale qui se retrouverait écrite au tableau dans chaque classe entre deux paires de guillemets, comme s'il s'agissait

d'une parole trop précieuse pour se livrer à nous sans écrin. Léa, avec un talent inouï, détournait ces phrases, elle me faisait rire, je mettais ma main devant ma bouche. J'étais sage, si sage. Pendant la récréation du matin, on nous donnait du lait froid chocolaté que nous buvions à la paille.

Ça nous paraissait très moderne de boire du lait à la paille, mais l'idée de distribuer du lait était déjà ancienne, nous le savions car le discours de Pierre Mendès France avait été retransmis à la radio la veille de la rentrée, un discours datant des années cinquante qui nous avait beaucoup impressionnées. D'une voix vibrante venant d'un autre siècle, Mendès France incitait les élèves à prendre de bonnes habitudes en consommant des jus de fruits, de l'eau ou du lait, plutôt que du cidre, de la bière ou du vin.

Nous nous sentions sincèrement privilégiées de participer à la lutte contre l'alcoolisme et, par la même occasion, comme l'avait expliqué le journaliste, d'aider les producteurs laitiers à écouler leurs excréments. Je ne voyais pas très bien le rapport, mais le mot « excédent » ne faisant pas encore partie de mon vocabulaire, je me débrouillais comme je le pouvais avec cette image. D'un côté le lait, sa blancheur, sa pureté, de l'autre le chocolat et puis, finalement, l'effort national récompensé par le bon fonctionnement du transit intestinal de sa jeunesse. Comme toujours quand quelque chose me dérangeait, je n'en parlais pas à Léa — elle avait trouvé le discours exaltant. Ce Mendès France était-il toujours vivant ? Nous aurions bien aimé lui écrire. Quel beau pays nous habitions qui distribuait gratuitement des boissons sucrées aux écoliers ! « Au bonheur des



dentistes », voilà ce qu'il aurait fallu inscrire au fronton de notre petite école, juste en dessous de la devise républicaine.

Ainsi chaque jour, les bouteilles consignées arrivaient dans des casiers de bois que portait le concierge, seul élément mâle de l'établissement public. Léa souvent m'offrait sa part que je me forçais à boire jusqu'au bout pour n'avoir rien à lui refuser. Elle aurait pu le donner à une autre fille, mais non, c'était à moi qu'elle le donnait. Pierre Mendès France avait visé juste : le lait chocolaté avait sur mes intestins un effet mitigé. Il fallait attendre midi pour aller aux toilettes sous un auvent vétuste plaqué au fond de la cour. Il n'y avait pas de loquet, Léa me tenait la porte, une porte qui s'arrêtait aux genoux et se rabattait façon ranch, comme si, jusqu'au cœur de l'intimité, l'administration scolaire avait droit de regard. Ce qui entrait dans notre corps et ce qui en sortait participait de cette même emprise, et ce qui recouvrait nos corps aussi, puisqu'il nous était interdit, sauf dérogation exceptionnelle liée aux intempéries, de mettre des pantalons. Personne ne protestait, personne n'aurait eu l'idée même de protester, c'était comme ça, inscrit dans le règlement. Cette mesure ne concernait évidemment que les filles. Les garçons vivaient, de l'autre côté du mur, sous un régime nettement moins contraignant.

Était-ce pour cela qu'on nous gardait séparés ? Pour que soient préservés sans mot dire les privilèges exorbitants liés à la nature expansive de leur petit robinet ?

\*

Les garçons allaient à l'école dans le bâtiment adjacent, même nom, porches jumeaux et marronniers centenaires dans la cour de récréation, comme si on avait replié la rue en son milieu avant qu'elle ne soit complètement sèche. La symétrie s'arrêtait là.

Cette image d'un monde plié en deux me suivrait longtemps. De chaque côté, les dessins étaient différents, mais partaient d'une tache commune. Notre corps de la même façon faisait semblant d'être symétrique, deux yeux, deux bras, deux poumons, mais ne contenait qu'un seul cœur. Les matins d'hiver, les filles regardaient le thermomètre avant de s'habiller. Sous zéro, elles avaient enfin le droit de sortir les pantalons. Au-dessus, il fallait se contenter de ces horribles collants qui tombaient à l'entre-cuisse quand nous jouions à l'élastique, et qui grattaient, surtout au niveau du ventre. Nous avons beau nous plaindre, ça ne changeait rien. Ce que nous sentions n'avait guère d'importance, et si on nous écoutait parfois, les adultes savaient toujours mieux que nous ce qui était bon pour notre santé.

Et la laine, c'était bon pour la santé.

Parce que la laine, ça respirait.

Les démangeaisons ? Dans la tête, il suffisait de ne pas y penser. Ou alors nous courions trop, nous transpirions trop — Vous n'avez qu'à moins courir, moins transpirer.

Il ne servait à rien de s'opposer, les principes, c'était les principes. Et la laine faisait à cent pour cent partie des principes. Les bonnets de laine, les gants de laine, les écharpes de laine, les chandails de laine et les fameux *collants* de laine. Quand ça grattait trop, on allait les enlever dans les toilettes, pour ne les remettre qu'au moment de rentrer chez nous. J'aimais bien sentir mes

pieds nus dans mes chaussures, et l'air froid qui caressait l'intérieur de mes cuisses. J'aimais avoir froid, là.

Jamais nous ne nous fîmes prendre. Satisfaire les adultes était un jeu d'enfant, nous l'avions compris très jeunes. Ils se contentaient de pas grand-chose, et il était dans notre intérêt de respecter les lois sur lesquelles se cristallisait leur autorité. Après, sur le reste, on nous laissait tranquilles. Il suffisait de ne pas mettre les coudes sur la table, de rapporter des notes au-dessus de la moyenne, de sourire, de parler un peu, mais pas trop, de ne pas leur casser la tête avec nos bavardages, de tomber parfois malades pour leur donner le sentiment de leur utilité, mais pas trop souvent non plus, pour ne pas les déranger dans leur travail. Avoir une meilleure amie était un atout de taille. Il ne nous serait pas venu à l'esprit de hausser les épaules ou de lever les yeux au ciel devant la mère d'une copine, comme il ne venait pas à l'idée des parents de contester les règlements de l'école, cette interdiction vestimentaire qui signait en apparence la différence essentielle entre les deux cours de récréation, celle des filles et celle des garçons. La différence profonde était à chercher ailleurs.

Ailleurs, mais pas si loin. De part et d'autre d'un mur mitoyen.

Je ne sais d'où nous tenions ça, ni si nous partagions ce sentiment avec d'autres élèves, mais nous étions très conscientes de la supériorité des filles sur les garçons. Il n'y avait pas à en parler : c'était évident.

Malgré sa réputation de cow-boy, Léa portait la jupe avec élégance et, après ses cheveux, c'étaient ses jambes qui me fascinaient le plus. Elle savait se baisser sans

montrer sa culotte et s'asseoir légèrement de biais, comme ces femmes qui attendent chez le médecin en feuilletant des magazines. La comparaison s'arrêtait là. Côté coiffure, Léa perdait toute crédibilité bourgeoise. Ses cheveux flamboyants résistaient à ses efforts de domestication. Elle se bricolait une espèce de chignon sans projet, retenu par des baguettes qu'elle replantait souvent. Des baguettes chinoises, disait-elle, rapportées de Corée par son beau-père, cet homme avec un accent qu'elle appelait Papa, et que sa mère, Clara Mancini, appelait par son nom de famille, Palmer, John Palmer, bien qu'elle couchât selon toute probabilité dans le même lit que lui, puisqu'il n'y avait pas d'autre lit chez Léa, ni dans la chambre ni dans le salon, pas le moindre canapé convertible.

Tout ça était assez mystérieux.

John Palmer était né à Saint Louis, dans le Missouri, comme Joséphine Baker, disait-il, en sifflotant un air que nous ne connaissions pas. Il était *américain* — mon père à moi était *décédé*, ça nous faisait à toutes les deux un petit air penché, un truc à mettre en italiques.

Mes cheveux n'avaient pas la vigueur de ceux de Léa, mais ils étaient très longs. Ils pendaient autour de mon visage, comme ces rideaux que l'on accroche de chaque côté des portes cochères d'un immeuble pour signaler la mort d'un de ses habitants. Je n'avais jamais vu ça dans un autre quartier, et longtemps j'ai cru qu'il s'agissait d'un rituel exclusivement réservé aux autochtones du huitième arrondissement. Deux barrettes pailletées en guise d'embrasses, de celles que l'on trouvait par six dans le passage sous les Champs-Élysées, ou un bandeau

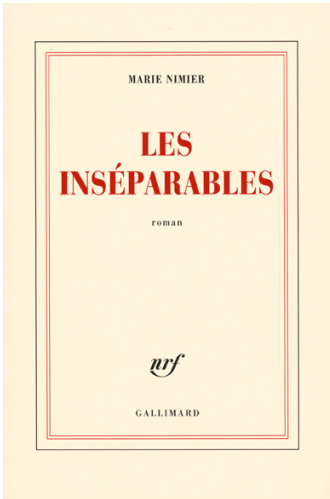
*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 24 juin 2008.  
Dépôt légal : juin 2008.  
Numéro d'imprimeur : 71269.*

ISBN 978-2-07-078643-5 / Imprimé en France.

154246

# Les inséparables

## Marie Nimier



Cette édition électronique du livre *LES INSÉPARABLES* de *MARIE NIMIER* a été réalisée le 15/10/2008 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 24/06/2008 (ISBN : 9782070786435)  
Code Sodis : N02243 - ISBN : 9782072022432